

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 14 (1906)
Heft: 3

Artikel: Le colonel Hry Bouquet, vainqueur des Peaux-Rouges
Autor: Burnand, Aug.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-14602>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

LE COLONEL H^{ry} BOUQUET, Vainqueur des Peaux-Rouges.

Col. Henry Bouquet and his campaigns 1763, 1764, by Rev. *Cyrus Cort*, 1883. — Account of General Bouquet's Expedition against the Ohio Indians in 1764 by Dr *Wm. Smith* 1765. — Relation historique de l'expédition contre les Indiens de l'Ohio, 1769, par *C.-G.-F. Dumas*. — Historical account of Bouquet's Expedition by *F. Parkmann*, 1868.

LES ADIEUX

Au mois de février de l'année 1732, par une de ces claires matinées où la bise descend à perdre haleine des coteaux de Bougy, pour s'engouffrer en suffocantes rafales dans la longue rue droite, la petite ville de Rolle, au bord du Léman, offrait les indices d'une animation toute particulière. De bons bourgeois se rassemblaient en groupes dans l'encoignure des portes et sur les paliers inégaux en bordure des maisons. En face de la Maison de ville, sur le seuil du logis de la Couronne, plusieurs notables se communiquaient leurs réflexions, l'un hochant gravement sa tête poudrée, un autre émettant son avis en quelques mots aussi brefs que circonspects. S'autorisant d'un exemple donné de si haut, de bonnes femmes en négligé, se hâtaient de sortir chacune de chez elles, un seau à la main, pour le placer sous le goulot de la grande fontaine dont l'eau s'éparpillait sur la chaussée.

— Bonjour, Lisette, bonjour, Nanon, sont-ils déjà partis ?

— Bonjour, Madelon ; non, pas encore, mais ils se préparent. Quelle bise enragée !

— Oui, mais voilà, bien sûr, pour une semaine de beau ; un temps à souhait pour voyager.

A tous les étages, des croisées s'ouvraient glissant de bas en haut dans leurs rainures ; des têtes curieuses s'encadraient aux fenêtres, et tous ces regards bienveillants et sympathiques se dirigeaient, face à la bise, vers la première maison du bout de la rue à droite, après la Place des Til-leuls, presque en face de la Croix-Blanche.

Là, en effet, à l'entrée de la cour attenante au préau du Château, les curieux formaient un véritable attroupement, tandis qu'à l'intérieur plusieurs chevaux de selle et de somme paraissaient ne plus attendre que l'un des cavaliers. Celui-ci parut enfin, embrassant encore sur l'escalier toute une série de tantes et de sœurs ou cousines, qui toutes s'efforçaient de répéter à travers leurs larmes : « Adieu, Henry ! bon voyage, Henry ! écris-nous bientôt, adieu ! »

Le jeune homme, car il avait dix-sept ans à peine, ne laissait pas de paraître vivement ému malgré son air de résolution précoce. Il portait fièrement l'uniforme bleu de roi, à parements et revers écarlates, des troupes suisses au service de Leurs Hautes Puissances, les Provinces-Unies des Pays-Bas.

Henry Bouquet partait effectivement avec la levée des recrues destinées à combler les vides des compagnies ; il allait rejoindre en qualité de cadet le régiment de Constant, en garnison à Maëstricht.

La veille, sans doute, après être allé présenter respectueusement ses devoirs à Monsieur le Baron ¹ qui l'avait reçu

¹ Charles de Steiger, qui avait épousé sa cousine éloignée. Salomé de Steiger, de Mont-le-Grand ; ils avaient trois filles dont la seconde, Sophie-Elisabeth épousa en 1736 son cousin Emmanuel de Steiger ; leur fille Sophie-Charlotte épousa en 1765 Ch.-Rod. Kirchberger, baron de Rolle

dans le petit salon du Château, et fort bien accueilli d'ailleurs, Henry s'était rendu avec plus d'empressement encore au manoir du Rosey pour y prendre congé de l'aimable famille Rolaz. Avec un profond sentiment d'admiration respectueuse, il avait jeté encore un long regard ému sur le portrait en pied d'Imbert Rolaz, seigneur du Rosey, en grand uniforme de capitaine commandant de la garde suisse au service de Brandebourg, décédé en 1704. Les exploits de ce brillant capitaine revenaient à la mémoire du jeune cadet ; il se rappelait qu'avec 500 hommes Rolaz avait renforcé la garnison de Huy, et par son héroïque défense contre 400 cavaliers français, dix compagnies de grenadiers et six pièces de canons, il avait donné le temps à la garnison de Maëstricht de venir le dégager.

Voilà ce qui, mieux encore que les reflets d'un splendide cadre doré, nimbait aux yeux du jeune homme les nobles traits de ce martial visage, d'un prestigieux rayonnement de gloire ; c'était là ce qui allumait au plus profond de son cœur d'adolescent cette flamme secrète et ardente par laquelle il se sentait comme investi d'une mission sacrée, le mettant à part, lui aussi, pour quelque heure solennelle où la gloire viendrait illuminer son front, sinon la mort glacer ses lèvres.

La vocation militaire du jeune Bouquet s'était de bonne heure dessinée et mûrie comme la seule capable de satisfaire son ardeur de dévouement et son intrépide besoin d'action. N'y eût-il pas du reste été poussé par son penchant spontané, que l'exemple et les encouragements réitérés de ses oncles, l'eussent probablement engagé de façon irrésistible à se destiner à la carrière des armes. Son parrain,

jusqu'en 1798. Ce fut cette dernière qui, lors du fameux banquet révolutionnaire de Rolle en 1791, sous les Tilleuls, passait le long de cette place en sortant du Château ; l'un des participants l'ayant remarquée accourut près d'elle un verre à la main ; « Citoyenne, lui dit-il, buvez à la liberté ! » « Je suis dame, je suis libre et je n'ai pas soif », répondit-elle fièrement.

Louis Bouquet, né en 1704 à Rolle, *au canton de Berne*, s'y était déjà voué dès l'âge de quinze ans et s'élevait de grade en grade avec une lenteur toute administrative ; il devait parvenir pourtant, en 1747, à celui de quartier-maître général au service de LL. HH. PP. Ce fut afin de s'élever plus haut qu'il dut renoncer, en 1750, à la qualité de bourgeois de Rolle qui faisait de lui un sujet de LL. EE. de Berne, condition incompatible avec le grade de colonel dans les troupes capitulées.

Mais c'était bien chez Henry Bouquet une impulsion de goût et de tempérament qui l'engageait à quitter son pays pour suivre les destinées incertaines ou périlleuses de la vie de soldat. Quelle autre carrière eût pu, d'ailleurs, en ce temps-là, s'offrir à son ambition et satisfaire son humeur aventureuse ? La plate existence d'un peuple docile et moutonnier n'avait rien d'attrayant pour le jeune homme énergique dont le léger esquif souvent quittait la rive, à la voile ou à l'aviron, pour l'entraîner rêveur, loin du bord, sur le miroir calme ou les flots agités du bleu Léman. Et les impressions qu'il avait ressenties à l'âge de huit ans n'avaient pas peu contribué non plus à jeter dans cette âme un levain d'amertume ; car si dès lors l'herbe avait poussé sur le tertre de Vidy ¹, le tranchant du glaive n'avait pas moins détaché d'un coup brutal bien des loyales fidélités.

On s'imagine sans peine qu'en sa qualité de cadet d'un régiment au service des Etats généraux des Provinces-Unies, le jeune Henry Bouquet s'était autorisé de ce titre pour présenter ses respects au vieux général et ambassadeur de Pesme de Saint-Saphorin, l'irréconciliable adversaire de Louis XIV. Depuis 1727 ce diplomate, l'un des plus avisés de l'Europe, avait pris à 71 ans sa retraite bien méritée en son château de Saint-Saphorin (s/ Morges), où il recevait

¹ Davel.

encore les consultations habituelles des cours de Vienne et de Londres, et parfois aussi celles du cardinal Fleuri.

Mais nous ne pouvons suivre pas à pas le jeune homme dans son long voyage à travers la Suisse et sur les rives du Rhin historique. Nous ne ferons de même qu'indiquer brièvement les étapes de sa carrière militaire en Europe.

PREMIÈRES ARMES

Entré ainsi comme cadet au régiment de Constant en 1732, Bouquet y devint enseigne en 1735, sous-lieutenant l'année suivante ; en 1738 il passa avec ce grade dans l'armée de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, où il reçut bientôt une commission de capitaine-lieutenant dans le régiment Roguin (son oncle par alliance). Bouquet s'y distingua comme aide-major dans les habiles campagnes que l'armée austro-sarde soutint contre les armées coalisées de France et d'Espagne (Pragmatique Sanction), aux sièges de Modène et de la Mirandole, 1742, puis à Campo-Santo, le 18 février 1743, où le régiment Roguin s'illustra par l'attaque d'une cassine enlevée à la baïonnette.

L'année suivante fut marquée par un incident douloureux ; le 19 juillet, à l'assaut de Pierre-Longue, l'intrépide Roguin (Aug.-Gabriel, qui avait épousé Madeleine-Elisabeth Bouquet, tante de Henry) fut tué sur les palissades par un soldat du Poitou, qui lui lâcha son coup de mousquet à bout portant. Le régiment passa dès lors au colonel Roy (Antoine, de Romainmôtier, jusqu'en 1760). Le 30 septembre, à Coni, Bouquet fut chargé de conduire sa troupe dans une position escarpée extrêmement périlleuse ; il s'en acquitta avec son sang-froid habituel, par une marche de nuit, se plaisant à distraire les soldats de l'idée du danger en leur faisant remarquer combien les mouvements de l'ennemi se distinguaient aisément à la clarté de la lune.

En 1745 eut lieu le blocus d'Alexandrie ; 1746 fut marqué

par l'expédition d'Asti, puis le régiment contribua aux prises de Valence et d'Alexandrie, et enfin, le 19 juillet 1747, il participait à la défense du col d'Exiles (ou de l'Assiette), attaqué par vingt-huit bataillons ; là le chevalier de Belle-Isle, frère du maréchal, se faisait tuer, désespéré, sur les corps amoncelés de cinq mille Français. Dans cette sanglante bataille, Bouquet se rencontrait avec un adversaire qu'il devait retrouver plus tard sous d'autres cieux, le marquis de Montcalm, alors colonel d'infanterie, qui fut atteint de trois blessures, et qui devait être l'héroïque défenseur des colonies du Canada.

La paix allait être signée à Aix-la-Chapelle, le 30 avril 1748, et Bouquet écouta les propositions que lui faisait parvenir le prince d'Orange pour le nommer lieutenant-colonel du régiment des gardes suisses récemment levé. Il retourna donc en Hollande, où il reprit le cours de ses études favorites, les mathématiques, et tout ce qui concerne l'art militaire, la stratégie en particulier. Il fréquentait assidûment la société des savants, Hemsterhuis, König et Allamand, à La Haye. Il fut délégué avec les généraux Burmann et Cornabé pour recevoir de la France les places qui devaient être évacuées à teneur du traité d'Aix-la-Chapelle, et les prisonniers de guerre qui devaient être rendus. Quelques mois plus tard il accepta l'invitation de lord Middleton pour l'accompagner dans un voyage en France et en Italie. On peut supposer que dans l'intimité de ce noble personnage Bouquet acquit sa surprenante connaissance de la langue anglaise, qu'il écrivait mieux que la plupart des officiers anglais eux-mêmes.

LE RÉGIMENT ROYAL-AMÉRICAIN

Plusieurs questions étaient restées pendantes, après le traité d'Aix-la-Chapelle, entre la France et l'Angleterre ; la plus considérable et tout à fait capitale était celle relative

aux limites du Canada. La cession de l'Acadie aux Anglais, à la paix d'Utrecht, entraînait d'après eux la possession de toute la région jusqu'au golfe du Saint-Laurent et toute la vallée de l'Ohio jusqu'au midi des lacs Erié et Ontario. Les Français prétendaient, au contraire, resserrer les colons anglais entre le Canada, les monts Apalaches ou Alleghanys, la Louisiane et la mer.

Des conflits n'avaient pas tardé à surgir entre ces conquérants rivaux. La Ohio-Compagnie de Virginie avait réussi à pratiquer une passe à travers les montagnes et le Wills-Creek pour le trafic des pelleteries, en 1750. Trois ans plus tard elle y établissait une route et un fort provisoire. Les Français y arrivaient en même temps à la fourche de la Monongahela et de la rivière Alleghany ; c'est là que Georges Washington, major très jeune encore d'un régiment de milices virginienne, ouvrit le feu, sans sommations préalables ¹, contre la petite troupe de Villiers de Jumonville, qui fut tué avec ses trente compagnons. Ce ne furent dès lors qu'hostilités et représailles, sans que pourtant la guerre fût officiellement déclarée. Les Français construisirent le fort Duquesne à la jonction des deux rivières, et toute une série de forts et de postes avancés constamment disputés.

C'est à ce moment, 1754, que fut décidée, par le Parlement anglais, la levée d'un régiment spécial du nom de Royal-Américain, que Bouquet et son ami et camarade Fréd. Haldimand, furent chargés d'organiser. Il s'agissait, pour encadrer les colons d'origine allemande, d'enrôler un nombre suffisant d'officiers instructeurs et d'ingénieurs capables et sachant l'allemand. Bouquet et Haldimand reçurent la

¹ Washington guidé par deux Indiens découvre le camp des Français. Lorsque ceux-ci virent approcher les Anglais, ils sautèrent sur leurs armes « Feu !! » commanda Washington, et il déchargea le premier sa carabine. C'était l'étincelle qui allait mettre le monde en flammes. — Bancroft. *Histoire des Etats-Unis de l'Amérique du Nord* (Voir aussi Archives de la marine G. A.)

commission de colonels. Parmi les officiers qu'ils appelèrent à faire partie de leur corps on relève les noms des capitaines Steiner, Vulliamoz, de Lausanne, Du Fez, de Moudon, et Burnand (Denys-Ghérard) ; les trois frères Jean, Augustin et Marc Prévost, de Genève, dont l'un succéda à Bouquet dans sa charge. Toutes ces démarches et opérations compliquées de bills et de discussions du Parlement durèrent de longs mois. Cependant, bien que la paix fût officiellement maintenue en Europe, les hostilités se propageaient en Amérique. En Acadie, dont la population avait été déportée, les forts construits par les Français passèrent aux mains de leurs rivaux. Dans la vallée de l'Ohio, le général Braddock marchait sur le fort Duquesne à la tête de deux régiments d'infanterie régulière, et d'un corps de milice coloniale de Virginie sous les ordres de Washington. Imbu des procédés de la guerre européenne, il négligea de faire fouiller les bois et d'éclairer sa marche, si bien qu'à peu de distance du fort il tomba en plein défilé dans une embuscade de Français et d'Indiens, qui firent le plus grand carnage de sa troupe sans courir aucun danger. Les deux tiers du corps d'expédition Braddock et presque tout son état-major périrent. Le reste parvint à échapper au massacre grâce à Washington. Telle fut la bataille à laquelle les Français donnèrent le nom de *bataille de la Belle-Rivière*, ainsi qu'ils appelaient l'Ohio-Alleghany.

Ce fut seulement en juin 1756 qu'arrivèrent les officiers qui devaient former le Royal-Américain. Le général en chef, *Loudoun*, n'arriva que plus tard encore. Mais nous ne pouvons pas suivre toutes les péripéties de cette guerre. Mentionnons seulement l'attaque du *fort William-Henry*, sur le lac Horican, par Montcalm, août 1757, et le massacre des prisonniers anglais par les Indiens, racontés par F. Cooper dans son roman *Le dernier des Mohicans*; en 1758 l'attaque malheureuse de *Ticonderago* (Carillon) par les

Anglais et l'expédition du général *Forbes* contre le fort Duquesne, dans laquelle Bouquet joua le principal rôle. Contre l'avis de Washington, Bouquet commença cette campagne en faisant ouvrir une route nouvelle de Bedford à travers les montagnes de l'Alleghany, raccourcissant ainsi le trajet de 50 milles (80 kilomètres). Voici la lettre que Bouquet écrivit à la suite de cette expédition à sa fidèle amie et correspondante, miss Willing, à Philadelphie.

« Fort Duquesne, 25 novembre 1758.

» Chère Nancy¹,

» J'ai la satisfaction de vous annoncer l'agréable nouvelle
» de la conquête de ce terrible fort. Les Français, pris de
» panique à notre approche, l'avaient détruit..., ne laissant
» d'autre toit que le ciel, vraiment froid pour une armée
» sans tentes... La gloire de ce résultat doit être attribuée
» après Dieu à notre général qui, dès le début, prit toutes
» les sages mesures qui coupaient les Français de leurs
» points d'appui, et avait traité avec les Indiens pour les
» tenir en repos, etc. »

Tandis que la France découragée et mal gouvernée s'abandonnait, et abandonnait Montcalm comme elle avait abandonné Dupleix, l'Angleterre, personnifiée par son ministre Pitt², agissait avec toutes ses forces. L'armée anglo-américaine fut portée à 22,000 soldats de ligne et 28,000 miliciens mobilisés. A la place du fort Duquesne s'éleva *Pittsburg*, le fort Pitt, solidement construit et pouvant recevoir 300 hommes de garnison. A Loudoun, vieux dur à cuir, intraitable pour les détails de service et incapable de vue

¹ Diminutif de Anna.

² On connaît le mot de Pitt : « *Hospes hostis !* » L'un de ses premiers soins fut de restituer aux Ecossais leurs armes et d'en envoyer 3000 en Amérique comme renforts. Mais on se figure aisément que Pitt, en vertu de son principe n'était guère bien disposé en faveur des officiers étrangers du R. A. — Il mit à profit les conseils de Franklin, alors agent des principales colonies américaines en Angleterre.

générale, avait succédé le *général Amherst* qui prit vivement l'offensive. Québec succombait en 1759, entraînant dans sa chute la perte des deux généraux antagonistes, Montcalm et Wolfe, que la postérité réunit dans un même tombeau. Le Canada était perdu pour la France qui s'en consolait par le mot de Voltaire, lequel se souciait assez peu de ces *quelques arpents de neige* ! Le traité de Paris, élaboré en 1762 et signé le 10 février 1763, en fut l'acte honteux de renonciation ; il était accompagné d'une clause secrète plus humiliante encore : l'abandon à l'Espagne de la Louisiane.

BOUQUET COMMANDANT

Pendant ces événements, Bouquet avait reçu pour mission l'*inspectorat général* de tous les forts de cette vaste région de l'Océan à l'Ohio et de l'Ohio aux lacs. Ces forts étaient ravitaillés et maintenus en constante communication par des courriers. Le quartier général de Bouquet était Philadelphie, où cet officier s'était promptement créé des relations sincères et affectueuses dans le monde des savants et des hommes d'étude. Il paraît avoir nourri des sentiments très tendres à l'égard de miss Anna Willing avec qui nous l'avons vu en correspondance. Mais la position des officiers anglais devenait de plus en plus difficile aux colonies ; l'indignation des provinces à chaque nouvelle prétention du Parlement se changeait en exaspération dont les officiers subissaient les contre-coups immédiats. Il en résulta plusieurs altercations et maintes rencontres entre royaux et provinciaux, où plus d'une fois Bouquet sut intervenir à propos.

C'était alors un homme dans la force de l'âge, d'une belle prestance personnelle, d'un physique splendide et doué de qualités exceptionnelles d'esprit et de cœur. Sa droiture, sa fermeté, son imperturbable sang-froid, sa présence d'esprit au plus fort des dangers, faisaient de lui un chef hors pair. Sa vue seule inspirait confiance et commandait le respect,

encourageait les siens et décontenançait ses adversaires. Tel est le jugement porté sur Bouquet par les hommes les plus éminents qui l'ont connu dans les provinces.

La cession du Canada aux Anglais ne fut pas accueillie avec enthousiasme dans cette contrée. L'occupation française avait été fort peu encombrante pour les anciens habitants, qui, sous ce régime, pouvaient continuer leur genre de vie habituel sans rien modifier à leurs habitudes. Les forts étaient là presque uniquement pour la traite des pelleteries que fournissaient en abondance les chasseurs canadiens, Peaux-Rouges ou Visages-Pâles. Les uns et les autres se sentirent menacés de la dépossession de leurs territoires de chasse par l'immigration anglaise. Ces colons anglais, en effet, s'attaquaient au sol, abattaient les forêts, défrichaient, construisaient, transformaient tout l'aspect du pays. C'était l'expropriation; il fallait céder pas à pas devant cette invasion, pacifique, mais pénétrante et à main armée.

LA RÉVOLTE INDIENNE (avril-août 1763)

C'est là ce que comprit l'un des chefs les plus puissants de la tribu indienne des Ottawas, *Pontiac*. Excité par les trafiquants français, ce chef, Catawba d'origine, mais adopté et élevé par les Ottawas, devint le principal organisateur d'un vaste mouvement insurrectionnel qui devait comprendre toutes les nations indiennes des territoires menacés. Il s'aboucha avec *Kyasutha*, l'un des chefs les plus influents de la nation des Senecas, dans le sud. Le complot fut ourdi dans le plus grand mystère. Cinquante mille guerriers répondirent au cri de guerre poussé dans la profondeur des bois par les terribles scalpeurs. Partout la hache de guerre fut déterrée. Les forts furent assaillis dès les premiers jours de mai et tombèrent les uns après les autres aux mains des diables rouges. Une dizaine de forts ou postes avancés

furent pris par ruse ou par assaut et leurs garnisons massacrées pour la plupart. Ainsi succombèrent Venango, Le Bœuf, aux sources de l'Ohio, Presqu'Ile, Frontenac sur l'Erié, le Bay s/le Michigan, St-Joseph, Miami, Ouachtanon sur l'Ouabache, Sandusky et Makinaw. Les détails de ces surprises et de ces assauts feraient les délices des jeunes lecteurs de Gustave Aimard. Peut-être les publierons-nous quelque jour dans un récit plus complet. Disons seulement que seuls les forts plus sérieux et plus solides du Détroit, de Niagara et le Fort Pitt déjouèrent la ruse et la violence de la foudroyante attaque.

Détroit, vaillamment défendu par le major Gladwyn, fut secouru par Dalzell. Mais ce malheureux lieutenant, ayant, malgré tous les avis, voulu tenter une sortie nocturne avec sa troupe, fut massacré avec ses 58 hommes. On entendit dans les ténèbres des hurlements, un feu de salve, puis plus rien que des hurlements et les cris de joie et de défi des démons de la forêt célébrant leur victoire par la danse des scalps. Pontiac en personne investissait le fort avec un corps de 1000 assiégeants, contre une garnison de 300 hommes.

Au *Fort Pitt* l'avis de l'effroyable catastrophe et de l'imminent danger parvint en même temps que la nouvelle du massacre de plus de 100 trafiquants surpris dans les bois par les sauvages. La place était commise à la garde du capitaine Siméon Ecuyer, un Neuchâtelois. Le 4 mai il écrivait à Bouquet : « Le major Gladwin m'écrit que je suis cerné » par les coquins Delawares¹ et Shawanese²; ce sont ces » fripons qui font tout le mal. » Le premier soin d'Ecuyer fut de hâter les travaux de fortification et d'établir des redoutes et des retranchements aux points faibles de la position. Placé au confluent de l'Ohio et de la Monongahela

¹ Les Loups, sur le Muskingum.

² Sur le Sioto.

(que les Français appelaient le Malengueulé, d'après Bougainville), le Fort Pitt, construit sur les ruines du Fort Duquesne, occupait une situation très avantageuse qui permit à son valeureux commandant de défier toutes les tentatives de l'ennemi. Le 27, toute une bande vint offrir des fourrures de valeur pour les échanger contre des balles, des haches et de la poudre. Mais le capitaine, prévenu, les renvoya avec les honneurs dûs aux traîtres. Le 29, il écrit à Bouquet la dernière lettre qui parvienne à celui-ci ; dès lors l'investissement du fort est complet. Le 17 juin, le lieutenant Blane, qui commandait le fort Ligonier (sur la route de Bedford) écrit que rien n'a passé du Fort Pitt depuis le 30 mai. Rien mieux que cette lettre ne saurait rendre compte de la situation ; la voici :

« Fort Pitt, le 29 mai 1763.

» Sir,

» Un gros parti de Mingoes arriva au commencement du
» mois et nous livra dix chevaux de médiocre valeur. Ils me
» demandèrent des échanges, mais je refusai chaque fois ce
» qu'ils présentaient, à part 8 *merits* (24 boisseaux de 36
» litres) de blé indien (maïs) qu'ils avaient cultivé en face de
» Croghan's house, où ils avaient construit une ville. Le soir
» de la veille d'avant-hier, Mr Mc Kee ¹ me fit rapport que
» les Mingoes et Delawares étaient en mouvement et avaient
» vendu une grande quantité de fourrures pour près de
» 300 liv. st. avec lesquelles ils achetaient autant de poudre
» et de plomb qu'il leur plaisait. Hier j'envoyai ledit à leurs
» villes (en amont) pour prendre des informations, mais il
» les trouva entièrement abandonnées ; il suivit leurs pistes
» et s'assura que les Indiens avaient descendu le cours de
» la rivière, ce qui me fit penser qu'ils voulaient intercepter
» nos bateaux et nous bloquer le passage. Ils volèrent trois

¹ Apparemment un coureur de bois.

» chevaux et un baril de rhum à Bushy-Ruhn ¹. Ils avaient
» dépouillé un nommé Colemann, de 50 liv. st. sur la route
» de Bedford, en lui appuyant leurs fusils sur la poitrine. Je
» suis persuadé que les fameux Wolf et Butler étaient les
» chefs. Il est évident qu'ils vont rompre avec nous. Je plains
» les pauvres gens qu'ils trouveront sur leur passage. Je
» suis à l'œuvre pour mettre cette place dans les meilleures
» conditions possibles avec le peu d'hommes que j'ai.

» Au moment de finir ma lettre, trois hommes viennent
» de Clapham-house avec la triste nouvelle qu'hier, vers
» 3 h. de l'après-midi, les Indiens ont massacré le colonel
» Clapham avec plusieurs personnes dans sa maison. Ces
» trois hommes étaient à l'ouvrage au-dehors et purent
» s'échapper à travers les bois. Je leur remis des armes et
» les expédiai au secours des nôtres à Bushy-Run. Les
» Indiens ont dit que Baierlé (à Bushy-Run) avait quitté sa
» maison, voici quatre jours, et que lui et toute sa famille
» avaient été massacrés. Je tremble pour les postes avancés.
» Si possible j'attends réponse à ceci.

» S. ECUYER.

» P.-S. — Si vous ne recevez plus rien de moi, ce sera la
» preuve que les communications sont coupées.

» Au colonel Bouquet. »

Le brave commandant avait raison de trembler pour les postes avancés. Le 18 mai, le Fort Le Bœuf, en amont du fleuve, fut assailli ; la place était défendue par l'enseigne Price et six hommes seulement qui résistèrent vaillamment jusqu'à minuit. A ce moment les sauvages réussirent à mettre le feu au fort. La garnison parvint à s'enfuir tandis que les Indiens la croyaient la proie des flammes. En suivant le cours de la rivière les fugitifs pensaient s'arrêter au fort Venango (anc. fort Machault) à la fourche de la rivière du

¹ Etablissement rural sur la route de Ligonier.

Bœuf et de l'Alleghany (Belle Rivière). Ils n'y trouvèrent plus qu'un monceau de ruines fumantes ; quant à la garnison commandée par le lieutenant Gordon qu'était-elle devenue ? Nul n'en a jamais rien su ; quelque romancier nous le dira peut-être un jour. Après mille dangers les sept réchappés du fort Le Bœuf arrivèrent exténués au Fort Pitt, attestant que du lac Erié jusqu'à l'Ohio le tomahawk (la hache de guerre) était déterré par toutes les tribus indigènes pour anéantir ou rejeter dans l'Océan les Yankees abhorrés.

MASSACRES ET SAUVE-QUI-PEUT

Ce fut le 3 juillet que la fatale nouvelle de la destruction des forts avancés parvint de Bedford, portée par un express-rider qui avait franchi en un jour seulement la distance jusqu'à Carlisle, jetant partout sur son chemin le sinistre cri d'alarme : « Les Indiens, voici les Indiens ! »

La lugubre nouvelle se répand de proche en proche ; la panique s'empare des colons. Les familles, quittant tout, s'enfuient de leurs plantations qu'elles abandonnent à la rage impitoyable des démons déchaînés. Des nuages de fumée planent au loin ; la nuit ce sont les lueurs d'incendies qui empourprent l'horizon vers l'ouest, et éclairent en l'activant la fuite, trop lente à leur gré, des colons épouvantés. Quelques intrépides chasseurs se forment en escouades pour pousser des reconnaissances. Les Peaux-Rouges avaient franchi la Juniata et déjà se répandaient dans la vallée du Cumberland. Dans le vallon de Shearmann les chasseurs trouvèrent les granges et écuries brûlées, les maisons d'habitation encore en feu et les porcs en train de dévorer les cadavres de leurs ci-devant maîtres massacrés et scalpés. Douze jeunes gens allèrent prévenir les colons d'un petit vallon écarté ; à leur arrivée l'œuvre de destruction était perpétrée déjà et pour comble de maux ils tombèrent eux-mêmes dans une embuscade où presque tous furent tués.

Des monts de l'Alleghany à la Susquehannah, tout le pays n'était plus que ruines et désolation.

Une lettre écrite de Carlisle le 5 juillet donne une idée de l'horreur de la situation : « Rien ne peut surpasser la terreur » qui se répandait de proche en proche, de maison à maison, de village à village. La route était presque couverte » de femmes, d'enfants fuyant vers Lancaster et Philadelphie... Beaucoup se sauvaient très loin, jusqu'à la mer. » L'alarme une fois donnée ne pouvait s'apaiser... »

Un seul nom parvenait à ranimer quelque espoir, celui de Bouquet.

Et le 13 juillet, Bouquet écrivait au général Amherst, son supérieur : « La liste des personnes qu'on dit avoir été massacrées s'allonge d'heure en heure. La désolation de tant » de familles réduites à la dernière extrémité de besoins et » de misère ; le désespoir de ceux qui ont perdu leurs parents, » leurs proches ou leurs amis, avec les gémissements, les » sanglots des femmes et des enfants qui encomrent pêle- » mêle les rues, tout cela forme un spectacle lamentable et » indescriptible. »

LE SAUVETEUR

Sept années durant, le Royal-Américain avait eu pour tâche d'entretenir la sécurité du pays et d'assurer les communications d'un fort à l'autre dans toute l'étendue du territoire jusqu'aux extrêmes frontières de l'Ouest et aux Grands-Lacs. Maintes fois le colonel Bouquet avait eu à traverser ces immenses solitudes, ces forêts, vierges encore, où sa pensée se remettait des agitations et des intrigues dans lesquelles les premières velléités d'indépendance jaillissaient à travers le loyalisme traditionnel. Sans cesse en relation avec les Indiens, Bouquet connaissait mieux que personne le caractère de ces enfants des forêts ; souvent il s'était assis au milieu de leurs wigwams, il comprenait leurs

regrets et leurs haines et fumait le calumet autour du feu de leurs conseils. Peut-être au fond du cœur les plaignait-il ; à coup sûr il ne les craignait pas. De leur côté les braves ¹ et les chefs, les sachems et les sagamores éprouvaient à l'égard du Grand Chef blanc autant de sincère admiration que de profond respect. Son regard assuré et les traits un peu fixes de son impavide physionomie leur inspiraient une confiance instinctive. Son verbe était le langage froid, compassé, mesuré d'un mathématicien résolvant un théorème ; il impressionnait vivement les chefs habitués à entendre les blancs débiter les interminables boniments des trafiquants, les hâbleries des chasseurs ou aventuriers, ou même les élucubrations filandreuses des prédicants méthodistes. Rien d'approchant chez le colonel ; c'était net, précis et concis. Sa langue n'était pas fourchue. L'action, d'ailleurs, suivait de près la parole ; jamais on ne l'avait vu se dédire. Aussi son prestige était-il immense chez toutes les nations du territoire. Il fallait donc bien toute la longue série d'exaspérations provoquées par les envahissements progressifs des pionniers et défricheurs, ainsi que l'autorité d'un Pontiac et d'un Kyasutha, entraînant toutes les tribus dans une impulsion unanime et irrésistible, pour balancer l'ascendant du commandant des « red coats ». De part et d'autre tous les regards d'espoir ou de crainte se tournaient vers Bouquet.

Au moment de la révolte indienne, Bouquet avait ses quartiers à Philadelphie comme colonel du 1^{er} bataillon du R. A. réparti dans les forts. A la réception des rapports d'Ecuyer et de Blane, il mit immédiatement le général Amshert au courant de la situation. Le 23 juin, le général ordonna au major Campbell de faire avancer de New-York à Philadelphie tout ce qui restait du 42^e Régiment Royal-Highlanders et du 77^e Montgomery-Highlanders. C'étaient,

¹ Les jeunes guerriers qui n'ont pas encore attaché de scalp à leur ceinture.

du premier, 214 hommes, officiers compris, du deuxième, 133 ; ces troupes venaient de débarquer, exténuées, retour de la Havane ; la plupart des hommes étaient malades ou convalescents. On y versa encore les débris de cinq autres régiments, tous en pareil état, revenant des Antilles après avoir conquis la Guadeloupe ; on rassembla de la sorte 982 hommes et officiers plus ou moins aptes à fournir carrière ¹. Les plus éclopés furent placés sur des chars ; Bouquet les destinait à prendre dans les forts la place des hommes valides des garnisons, tandis que ceux-ci les remplaceraient dans le rang.

Pendant cette mobilisation, Bouquet poussait une reconnaissance jusque sur le front menacé, et donnait entre temps les ordres les plus énergiques pour la concentration des approvisionnements rapides tant pour le convoi que pour le ravitaillement des forts. Le principal consistait en sacs de farine, encombrante prolonge dont l'emploi allait être tout différent du but auquel elle était destinée. Le point de concentration était Carlisle, où Bouquet établit son quartier général.

Le 3 juillet, l'estafette accourt ventre à terre criant : « Les Indiens arrivent ! » et porteur de la nouvelle fatale de la destruction des forts. Les colons, épouvantés, affluent ; le désordre, le désarroi commencent. C'est un pêle-mêle, un tohu-bohu. Seul Bouquet demeure impassible, prévoyant et organisant son convoi au milieu de l'entassement général.

GO AHEAD !

Le colonel donne le signal du départ et enfin, 18 jours après son arrivée à Carlisle, le convoi se met en marche pour son entreprise périlleuse. La colonne se composait de 500 hommes, dont 60 éclopés sur les chars. Le pittoresque costume des Ecossais aux visages amaigris et aux jambes

¹ On dut en laisser la moitié dans les hôpitaux.

nues, n'était pas pour inspirer confiance aux anxieux réfugiés qui saluaient gravement leur départ. On se redisait le sort du général Braddock qui, en 1755, avec une armée de 2300 hommes bien autrement équipés, avait subi l'effroyable désastre de la Belle-Rivière.

La route jusqu'à Shippensburg est encombrée de fuyards; c'est une bousculade. Le colonel, malgré son calme imperturbable, laisse échapper un cri d'impatience dans son rapport au général: « Je me trouve complètement abandonné par les gens que j'ai mission de protéger. » Ses efforts pour engager un certain nombre de *rangers*, coureurs des bois ou hommes de frontières, pour éclairer l'expédition, n'ont aucun succès. Tous préfèrent rester avec leur famille pour la défendre ou mourir avec elle, plutôt que de concourir à l'œuvre générale de salut avec la colonne de secours qui leur semble marcher à une catastrophe inévitable. Impossible de détacher aucun Ecossais sur le front ou le flanc du convoi sans qu'il se perde infailliblement, lui et sa chevelure.

(*A suivre.*)

Aug. BURNAND.

LE BOURG DE CHILLON

« Le territoire de Veytaux semble avoir joui (au moyen âge) d'une prospérité particulière, tenant sans doute au voisinage de Chillon. On y compte trois villages : Veytaux, le seul qui subsiste aujourd'hui, la Reculaz sur le plateau de Champabaud, et le bourg de Chillon, à l'orient du château. Ce dernier avait une église et comptait 62 habitants en 1322. Il avait deux syndics ou jurés. On prétend qu'il fut détruit plus tard, par ordre du duc de Savoie dont il gênait les positions stratégiques. Les habitants se retirèrent soit à Veytaux, soit à Villeneuve. »